

filles et d'enfants des écoles, auxquels s'étaient jointes volontairement quelques dames, et de deux Sociétés chorales donnant un ensemble de plus de cent voix d'hommes. Deux musiques militaires, réunies sous le même chef, devaient jouer l'ouverture des *Francs Juges* et la *Marche hongroise*, et accompagner au chœur la *Marseillaise* harmonisée par Berlioz; enfin, l'hymne d'apothéose transcrit de la *Symphonie funèbre et triomphale* éclaterait au moment où tomberait le voile couvrant la statue; pour ce dernier morceau, les tambours de la garnison avaient été commandés, et une Société civile de trompettes avait promis de sonner la splendide fanfare d'introduction. Tout s'annonçait à merveille, et les répétitions d'ensemble firent grand effet. Pourtant, les orphéonistes composant le chœur d'hommes étaient indécis. La musique de Berlioz, ce n'était pas mal; mais le concours d'orphéons, c'était mieux: allait-il donc être possible de s'en laisser distraire pendant toute une heure! Les trompettes aussi faisaient valoir hautement leurs précieux services; pour les décider, il n'avait pas fallu moins qu'une espèce de proclamation, que les journaux publièrent en leur honneur:

Le Comité vient de prier notre excellente Société de prêter son concours à l'exécution d'une cantate en l'honneur de Berlioz (1). Cette cantate comporte quelques entrées de trompettes assez difficiles d'interprétation.

Les Trompettes grenobloises se sont chargées de cette partie de l'œuvre.

Aussi doivent-elles, désormais, s'appliquer à d'assez nombreuses répétitions; nos concitoyens sauront donc gré à nos dévoués trompettes d'avoir sacrifié une petite satisfaction d'amour-propre à leur collaboration aux fêtes du centenaire.

Le style « comice agricole » n'avait, on le voit, décidément pu être évité!

Le jour vint enfin. La pluie tomba sans relâche toute la matinée: l'inauguration, qui devait avoir lieu à onze heures, fut remise à cinq heures du soir. Le beau temps était revenu dans la journée; mais d'épais nuages qui se formaient rapidement sous un vent violent donnaient des inquiétudes aux assistants.

Cependant il y avait lieu à d'autres inquiétudes encore, et c'étaient les organisateurs de la partie musicale qui les avaient. Les enfants et les dames du chœur étaient à leur poste, les musiciens militaires aussi. Mais, absence presque complète de voix d'hommes (seuls étaient venus quelques membres d'une Société restée fidèle), et défection absolue de la plus importante Société chorale ainsi que du groupe entier des trompettes. Le concours orphéonique avait décidément trop d'attraits et imposait de trop impérieux devoirs!

Aussi la bourrasque qui éclata soudain fut-elle un excellent prétexte pour supprimer l'exécution musicale. Le soleil eût été radieux qu'elle n'aurait pas pu avoir lieu davantage.

Berlioz, de son vivant, avait été victime d'un abandon analogue le soir où, un concert s'étant prolongé trop longtemps au gré des musiciens, ceux-ci quittèrent leurs pupitres et s'en allèrent, le laissant à la tête de cinq violons, trois basses et un trombone pour exécuter la *Symphonie fantastique*. Je ne puis, en écrivant ceci, m'empêcher de me remémorer les épithètes dont il s'est servi pour qualifier leur conduite. Les deux situations ont beaucoup d'analogies...

Il résulte de ces dernières observations que l'éducation du peuple de France a encore besoin de se perfectionner grandement avant qu'il se rende vraiment compte du culte qu'il doit à ses grands hommes. A cet égard, on ne saurait trop multiplier les hommages extérieurs et permanents, ceux qui frappent les sens et réveillent à tout instant le souvenir. Parmi eux, nous n'en connaissons pas de plus efficace que celui dont la Côte-Saint-André a donné l'exemple en fondant le Musée Berlioz. Grâce à cette heureuse initiative, les habitants du Dauphiné sauront qu'il y a sur leur territoire une simple maison d'où est sorti l'homme qui fut l'honneur de l'art français, que cet homme est un des leurs, et ils finiront bien un jour par se pénétrer sincèrement de cette parole qu'on a inscrite en leur nom sur la plaque commémorative: « A Hector Berlioz, ses compatriotes fiers de son génie. »

(A suivre.)

JULIEN TIERSOT.

PETITES NOTES SANS PORTÉE

LXXXVIII

PROBLÈMES D'HISTOIRE ET D'ESTHÉTIQUE MUSICALES

à Madame Cécile Fournery-Coquard.

J'en étais là de mes rêves, je collectionnais mélancoliquement tous ces *points d'interrogation* (2), quand je reçus, fin janvier 1904, un petit

(1) Il n'a jamais été possible de faire entrer dans la tête des Grenoblois que l'apothéose de la *Symphonie funèbre et triomphale* n'est pas une cantate.

(2) Cf. notre précédente Note et le *Ménestrel* du 27 mars 1904.

programme azuré qui n'avait rien d'un prospectus; et mes yeux y découvraient aussitôt ces lignes, entre autres problèmes musicaux:

« La musique est née avec le premier homme, et c'est l'art qui s'est épanoui le plus tardivement. — Pourquoi? »

Ce *Pourquoi* me sembla magique. Et ce n'était pas le fait du premier venu! La question seule décelait un chercheur. Assez et trop longtemps les professeurs d'esthétique ont paraphrasé de pompeuses niaiseries sur l'art musical: n'est-il pas humiliant d'entendre les grands philosophes d'outre-Rhin, contemporains de Beethoven ou de Richard Wagner, tresser, en l'honneur du Beau, les mêmes lieux communs fanés depuis Platon? De Kant à Hegel, la musique n'a pas été, pour les penseurs, une inspiratrice; et le seul Schopenhauer a montré quelque brio d'amoureux, en renouvelant plutôt les mots que les choses...

Si les métaphysiciens ne nous ont jamais rien appris, les musiciens seront peut-être plus circonstanciés? Car j'oubliais d'ajouter que l'auteur de ce *Pourquoi* qui m'attirait si fort est un musicien.

C'est un musicien délicatement dramatique, doublé d'un clairvoyant historien de la *Musique en France depuis Rameau* (1); c'est le disciple aimé de César Franck, qui lui légua sa bibliothèque, et le ciseleur passionné de ces objets d'art qui recèlent une âme, comme une belle urne qui contiendrait mieux que des cendres: les habitués de l'Opéra-Comique ont applaudi la *Troupe Jolicœur*, où M^{lle} Lucy Vauthrin fut, un soir, exquise en nous laissant un regret; les familiers du Nouveau-Théâtre et des matinées de M^{me} Colonne ont retenu le charme rare de *l'Été*, de *Joies et Douleurs*, cycle de mélodies ou petit poème, dont le poète est la fille lettrée du musicien: collaboration non moins rare!

Si la question d'abord posée m'attirait, le compositeur ne contredisait point mon désir d'aller écouter le professeur; l'artiste me donnait le goût de connaître l'homme: sans cette rencontre, la connaissance d'un auteur reste imparfaite; et Goethe ajouterait: « La présence d'un homme est le seul bon commentaire de ses œuvres et de ses actes. » Mais n'est-on pas déçu, la plupart du temps?

D'heureuses exceptions confirment la règle; et, cette fois, je ne me suis point repenti de ma curiosité.

Le petit programme d'azur aux lettres d'améthyste annonçait: CONFÉRENCES MUSICALES, *histoire et esthétique*, par M. Arthur Coquard, compositeur. — Exercice 1904: *Des origines à Gluck*; exercice 1905: *De Gluck à nos jours*. Un grand programme, en vérité!

C'est, depuis le 6 février, tous les samedis, à trois heures, au Cours Sauvrezis (un nom connu des mélomanes), une heure instructive et charmante, en un paisible rez-de-chaussée d'une grande rue de Passy, dans un décor musical qu'illustrent, espacées, quelques belles estampes, des lithographies, des eaux-fortes, des portraits ou des rêves, le romantique *Beethoven* de Lemud, ou le *David* de Gustave Moreau gravé par Bracquemond. Rarement la trompe d'un automobile passe en contrepointant la voix du professeur; mais un orage d'hiver commente à propos l'analyse émue de la *Symphonie pastorale*... Et depuis les familiales bougies de février, qui prêtent une atmosphère de chapelle à cette grande salle de cours solennisée par le médaillon du maître César Franck, jusqu'aux plus longues et plus blanches lumières qui ramènent l'avril fraternel sur les jeunes chevelures et les joues en fleurs, il est permis à l'auditeur inconnu, parmi tant de rieuses auditrices, de mesurer la fuite mélancolique de l'heure et l'immortalité du printemps:

Chaque clarté mourante est morte peu à peu,

dirait le poète gracieux de *l'Été*, la collaboratrice du musicien... Maintenant, le soleil seul veut bien servir de lustre à la substantielle et trop brève leçon. La lumière, comme la justice, est lente: elle revient à pas comptés, dans un ciel froid. Des souvenirs d'enfance assaillent le vieil écolier que je dois paraître, et je ne suis pas le seul: le voisinage de la jeunesse est l'illusion la plus douce; et n'est-ce pas un plaisir profond que de s'illusionner en prenant des notes sur l'Art éternel? Fermeté modeste et conviction douce, — la voix du professeur s'élève avec le sujet, elle développe les vues originales ou très nettes: le compositeur aime assez la musique pour exalter la musique des autres; l'historien respecte trop les problèmes qu'il réveille dans sa conscience et dans la nôtre pour leur assigner toujours une solution prompte: il sait ne pas affirmer quand il doute encore; mais comme il s'enthousiasme avec une belle sérénité pour la mélodie longue et soutenue, qu'elle prenne son essor dans notre chanson populaire française ou dans la tragédie lyrique du grand Gluck! Alors, la poétesse de *l'Été* devient cantatrice pour nous révéler mystérieusement la Bretagne moyen-âgeuse et quel que superbe *Angelus*... La *Chanterie* vient à son tour...

— Et la réponse au *Pourquoi* magique?

— Elle n'a pas tardé! Vous la saurez bientôt.

(A suivre.)

RAYMOND BOUYER.

(1) Un volume (1891), couronné par l'Institut (prix Bordin).